

—“ Quoi ? l'enfant qui nous vient de naître  
Doit avoir un pareil destin ?  
Hélas ! nous n'osions lui promettre  
Que l'indigence et que la faim.

“ Quelle puissance est donc la vôtre ?  
Etes-vous ange ou bien démon ? ”  
—“ Je ne suis ni l'un ni l'autre ;  
Mais plus tard vous saurez mon nom.”

—“ Eh bien ! s'il faut que l'on vous croie,  
Si, pour nous tirer d'embaras,  
Le ciel près de nous vous envoie,  
Prenez notre fils dans vos bras.”

Sur les marches du baptistère,  
L'enfant est aussitôt porté ;  
Mais de l'onde qui régénère  
Dès que son front est humecté,

Au jour qu'il connaissait à peine  
Il clot la paupière et s'endort.  
Elle avait dit vrai, la marraine ;  
Car la marraine était la mort.

RenouL.  
Traditionnelles.

### LES PETITES SŒURS DES PAUVRES.

Comment tant d'affamés ont-il pu le maudire,  
Le Dieu fils du labeur, né sur un peu de foin ?  
Sur les rebuts du monde il fonda son empire,  
Et du prodige encor notre siècle est témoin.

Malheureux que l'enfer berce de ses chimères,  
Dont les maux ont cessé de regarder au ciel,  
Devant ces saintes sœurs, devant ces saintes mères,  
D'un coupable mépris garderez-vous le fiel !

Ah ! le Christ est encor, malgré tous vos prophètes,  
Le Dieu qui se montra moins Dieu que serviteur ;  
Le Dieu qui fait asséoir le pauvre dans ses fêtes  
Et réserve à Lazare une place d'honneur.

Aujourd'hui réduisant le blasphème au silence,  
Comme s'il avait craint de vous humilier  
En puisant dans les rangs d'une sainte opulence,  
Il a choisi vos sœurs pour se justifier.

Quelques filles du peuple, une simple servante  
Que Jésus enflamma du feu de son amour,  
Mieux que tous les calculs d'une morgue savante  
Ont su trouver le mot de l'énigme du jour.

Si l'aumône répugne à votre main trop fière,  
Elles iront pour vous, infatigable essaim,  
Chercher de quoi pourvoir leur ruche hospitalière,  
Et leur faim s'oubliera tant que vous aurez faim.

Dans cet asile ouvert à vos peines cruelles,  
Bien plus pauvres encor que votre pauvreté,  
Le lit sera pour vous et la paille pour elles,  
Si la moisson des maux passe la charité.

Trop souvent, sur ce lit où gît votre souffrance,  
L'âme est endolorie aussi bien que le corps ;  
Leur voix, au désespoir enseignant l'espérance,  
Changera les douleurs en célestes trésors.

O frères ! c'est assez d'implacables colères,  
D'autres Dieux vous feraient un plus triste destin ;  
Cherchez au sein du Christ l'abri de vos misères :  
Son Calvaire est pour vous le meilleur Aventin.

### II

Je ne vous ferai point de menaces terribles,  
Le démon de l'enfer en a déjà pris soin ;  
Mais, riches, songez-y ! car les jours sont pénibles :  
L'aumône est un devoir et peut-être un besoin.

L'abondance sordide est mère de la haine.  
Hélas ! les cœurs sont pleins de funèbres dépit ;  
Et, pour être assurés de la moisson prochaine,  
Pour les pauvres glaneurs laissez quelques épis !

Vos œuvres, trop souvent, sont futiles ou mortes.  
Pensez, sur le sommet, aux angoisses d'en bas ;  
Lorsque ces pauvres sœurs frapperont à vos portes,  
Ouvrez leur le pardon accompagné leurs pas.

N'ayant rien à donner, elles se sont données.  
Anges médiateurs près du divin courroux,  
Leur visite délire ; et leurs mains fortunées  
Demandent pour le pauvre encor moins que pour vous.

Sanctifiez le seuil de vos maisons prospères,  
Faites au Christ souffrant la part de vos deniers ;  
Couvrez sa nudité des hardes de vos pères  
Qui pourrissent peut-être au fond de vos greniers.

Le pain souvent lui manque ainsi que les garnitures ;  
Pour apaiser sa faim réduite au désespoir,  
Dans le tablier béni de ces pieuses filles  
Mettez de vos barquets ce qui reste, le soir.

L'offrande la plus mince est toujours bien venue ;  
Tout s'utilise ou change en leurs bénignes mains ;  
Ce pliant recevra le sommeil de la rue,  
Ces miettes deviendront de bienheureux festins.

Ce saint plâtre égalera la nudité des chambres,  
Ces tissus, repris d'un doigt industrieux,  
Du vieillard grelottant réchaufferont les membres ;  
Et toute la récolte est au profit des cieux.

Il en est parmi vous, que le Christ les bénisse !  
Qui donnent à main pleine et surtout à plein cœur ;  
Liguez-vous avec eux ; c'est leur sainte misère  
Qui peut-être a du ciel suspendu la rigueur.

Ne cherchez pas ailleurs le salut de votre âme,  
Celui de vos foyers et de votre trésor ;  
La nue à l'horizon garde un reste de flamme  
Et la foudre éloignée, hélas ! murmure encor.

Vous avez vainement, pour abriter vos têtes,  
D'un bouclier plus fort armé l'autorité ;  
Si l'égoïsme règne, attendez les tempêtes ;  
Car le calme du monde est dans la charité !

RenouL.  
Traditionnelles.

## EDUCATION.

### De l'enseignement de la Lecture. (1)

Les observations que nous avons présentées à la fin de l'article précédent sur le développement intellectuel qu'il faut se proposer dans l'enseignement de la lecture concernent également la culture du sens moral. N'oublions jamais que, dans l'instruction de la jeunesse, le développement moral doit toujours accompagner le développement intellectuel.

Nous ne dirons pas que l'un est plus important que l'autre, le dernier étant en quelque sorte un moyen d'obtenir le premier ; car, si nous en exceptons l'influence de l'exemple, nous n'arrivons au cœur qu'en passant par l'esprit. Les leçons morales, pour influer sur les sentiments et sur la conduite de la vie, doivent se formuler en pensées, et celles-ci être traduites en un langage qui a besoin d'être saisi par l'esprit pour faire impression sur nous.

Mais quelque opinion qu'on puisse avoir de cette assertion, c'est le développement moral qui donne au développement intellectuel toute sa valeur, qui en fait la véritable utilité dans le monde. Ce n'est pas le lieu de revenir ici sur le danger si souvent signalé de l'instruction dépourvue d'éducation. Toujours est-il que le maître qui instruit sans élever a rempli la moitié de sa tâche, et que l'homme qui, à égalité de savoir et d'intelligence, joindra la plus profond

(1) Voir notre livraison d'avril et les précédentes.